

Mélanie Lemaire

Le Cœur de Pierre

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-2769-6

© Mélanie Lemaire

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Un petit mot de l'auteure...

À vous qui tenez mon livre entre vos mains, tout d'abord, merci. Ce roman – mon tout premier publié – a commencé sa vie littéraire en octobre 2014. À l'occasion de cette nouvelle édition, je me suis permis d'y apporter quelques petites modifications. Rien n'a été ajouté ni retranché par rapport à la version originelle, je vous rassure. J'ai simplement effectué quelques menues corrections d'ordre orthographiques et supprimé des répétitions qui demeuraient.

Enfin, j'ai réaménagé les chapitres autrement pour rendre cette histoire plus agréable à lire.

Vous pouvez donc découvrir – ou redécouvrir – *Le Cœur de Pierre* sans avoir à vous demander si quelque chose a pu être modifié dans l'intrigue.

J'espère que vous prendrez plaisir à lire ce texte et que vous passerez un agréable moment avec mes personnages.

Très bonne lecture !

À mes parents, qui ont encouragé avec bonté et discernement ma folle passion pour l'écriture.

Dimanche

Il était 8 heures.

Dans tous les jardins de Senlis, les fleurs, déjà pleinement épanouies, profitaient des premières lueurs du soleil. L'astre caressait de ses doux rayons matinaux les habitations de cette ville au grand passé historique. Les oiseaux chantaient à tue-tête dans le ciel et les arbres, leurs feuilles gorgées de chlorophylle, répandaient un si charmant parfum dans les rues et les jardins que c'en était enivrant.

En ce beau mois de juin, la douceur du printemps laisserait bientôt sa place à l'assurance de l'été.

La lumière du matin se posait petit à petit sur les maisons, les rues anciennes et les immeubles de quatre ou cinq étages qui s'y côtoyaient. Certaines demeures, au style ancien, faisaient rêver riverains ou simples touristes à chaque fois qu'ils passaient devant.

Cependant, celle qui attirait le plus de regards se trouvait avenue du Maréchal Foch, tout près de l'une des routes permettant d'entrer en centre-ville. Derrière un muret surplombé d'une grille en métal, on pouvait voir une grande maison de deux étages. Bâtie en pierres de carrière beiges, elle possédait un liseré de briques rouges juste au-dessous d'un toit en ardoises. Sur le côté gauche se trouvaient un petit escalier en pierres accompagné de sa rambarde en métal blanc dont la peinture s'écaillait élégamment. Les nombreuses fenêtres et portes étaient elles aussi peintes en blanc.

Enfin, sur le toit de la mansarde, à l'avant de la bâtisse, se trouvait perchée la statue d'une cigogne. Cette élégante sculpture regardait droit devant elle, dressée sur ses hautes pattes. Elle semblait si vraie que les gens ne pouvaient s'empêcher de s'interroger. Mais sa totale immobilité avait vite fait de répondre à la question muette des passants qui s'arrêtaient, attendant un signe qui ne venait jamais.

Et ce, été comme hiver.

Lorsque l'on passait la porte d'entrée, on pouvait découvrir un grand hall qui donnait d'un côté sur le salon, de l'autre sur une grande cuisine équipée. La demeure possédait également trois chambres, une immense salle à manger pouvant accueillir nombre de convives, un bureau et une salle d'eau. Enfin, la cave et le grenier couvraient toute la surface de la maison. On y trouvait bon nombre de placards, représentant les cachettes rêvées lors des parties de cache-cache tant appréciées des jeunes générations de tout temps.

Il aurait cependant été difficile à un enfant de se cacher dans l'un d'eux, aussi petit et fin soit-il. En effet, emplis de dizaines, voire de centaines d'objets tous moins importants les uns que les autres, ils n'abritaient plus aucune cachette. La plupart des choses qui se trouvaient là auraient dû être jetées depuis longtemps. Mais le propriétaire de cette magnifique demeure ne pouvait se résoudre à s'en débarrasser. Les objets cassés ou dépareillés finissaient inmanquablement dans l'un des placards, attendant d'être réparés, donnés ou revendus. Mais il les rangeait et oubliait leur existence, comme s'il tentait d'oublier ses propres fêlures.

En ce dimanche, le fameux propriétaire de la maison se tenait déjà assis à son bureau à cette heure des plus matinales. Installé nonchalamment sur son siège, les doigts tapotant machinalement le grand secrétaire en bois, il regardait l'écran de son ordinateur.

Et c'était probablement la pièce dans laquelle il passait le plus de temps. Aussi, on pouvait y trouver une grande étagère vitrée dans laquelle reposaient ses livres préférés, ceux qu'il ressortait parfois afin de se replonger dans des histoires tour à tour fantastiques, effrayantes, drôles, émouvantes, toutes plus

fascinantes les unes que les autres. Ainsi on pouvait voir côte à côte *Dracula* de Bram Stoker, *Les voyages de Gulliver* de Swift ou encore presque tous les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne.

Son secrétaire portait également sans peine une pile de livres dans lesquels il planifiait de se plonger, mais qu'il n'avait pas encore pris le temps d'ouvrir. Il s'agissait pour la plupart de romans contemporains : thrillers, romans fantastiques, essais... Enfin, sous un dôme de verre, tout près de son ordinateur, reposait une vieille machine à écrire Hermès des années cinquante, couleur de grès avec un fin liseré rouge sur son pourtour.

Il se plaisait, de temps en temps, à soulever ce dôme pour poser ses doigts sur les touches rondes de la machine que son père et son grand-père avaient jadis utilisée. Il entendait alors le cliquetis fort agréable des caractères qui frappaient le ruban de carbone pour laisser la marque de leur lettre sur le papier. Puis le son aigu indiquant que la fin de la ligne arrivait et le grésillement de la barre que l'on ramenait au début de la feuille afin de passer à la ligne suivante...

Il lui arrivait d'écrire quelques phrases sur la vieille machine dont il avait hérité de son père à l'adolescence. Mais la plupart du temps, il utilisait cet objet tellement moins personnel, mais ô combien plus pratique qu'était son ordinateur.

Un grand meuble télé en bois reposait dans un coin, ses portes fermées sur le téléviseur qui ne servait guère plus. Le confortable fauteuil se trouvant en face n'avait accueilli personne depuis quelque temps et, s'il avait été doté d'une vie, il aurait sûrement essayé de se rappeler pour quelle raison il avait été conçu à l'origine...

Pierre Melet avait fêté ses quarante ans un mois plus tôt. Grand, athlétique, ses cheveux châtain laissaient apercevoir quelques fines mèches grises. Ses yeux verts aux coins des-

quels commençaient à se profiler de discrètes ridules se posèrent sur ses livres d'un air rêveur.

Depuis qu'il était enfant, il était amoureux de la littérature.

Pierre ne se souvenait pas de ce qui lui avait premièrement donné le goût de la lecture. Mais aujourd'hui, il n'aurait pu s'en passer pour rien au monde. Il aimait vivre toutes sortes d'aventures, rentrer dans la peau de personnages tellement différents les uns des autres et dans lesquels, parfois, il se reconnaissait un peu.

Cette passion l'habitait depuis des années et désormais, il vivait d'elle.

Comme les autres enfants, il avait dû écrire des rédactions au long de sa scolarité, prenant ce travail avec amusement ou avec ennui selon son humeur du moment et son inspiration pour le sujet imposé. Mais c'était à l'âge de treize ans que son amour de la lecture l'avait amené à celui de l'écriture. Il avait obtenu la meilleure note de sa classe à un devoir de français dans lequel il devait écrire une histoire de quatre pages :

Vous visitez le Musée du Louvre et vous vous retrouvez enfermé à l'intérieur à la fin de la journée. Vous êtes tout seul. Inventez la suite de l'histoire dans un style soutenu.

Pierre s'était senti incroyablement excité quand le professeur avait noté ces mots à la craie blanche sur le tableau noir. Aidée de tous les livres qu'il avait pu lire, son imagination lui avait permis de créer sa première histoire. Il avait alors reçu les félicitations de son enseignant, d'habitude avare en compliments. Il avait même cru voir un petit sourire courir sur ses lèvres lorsqu'il lui avait rendu sa copie en énonçant sa note, un brin de fierté perçant dans sa voix grave d'habitude remplie d'aigreur.

Aujourd'hui, même s'il était un romancier professionnel,

il avait la possibilité d'écrire d'abord pour son propre plaisir. Si les lecteurs aimaient ses livres, il en était heureux, mais il ne s'offusquait jamais du contraire. Ce qui lui importait, c'était de trouver les mots justes pour retranscrire ses émotions, ses pensées et ses rêves. C'était ainsi qu'il avait toujours écrit et ses lecteurs n'en étaient que plus satisfaits, comme il avait pu s'en rendre compte lors des séances de dédicaces organisées par son éditeur.

Pendant, depuis quelques années, l'auteur s'était renfermé sur lui-même. Le nombre habituel des rencontres avec ses lecteurs s'était drastiquement réduit et il ne se prêtait plus du tout à ces exercices. Pierre ne voulait plus aller au-devant des gens, préférant rester seul, tentant d'oublier en se noyant, non pas dans l'alcool, comme l'auraient fait de nombreuses personnes à sa place, mais dans la littérature. Il travaillait plus encore qu'avant, essayant de ne laisser à son esprit aucun répit pour penser à ce qui lui était arrivé.

Il voulait oublier.

Oublier quoi ?

Il se refusait à y penser, espérant que cela deviendrait plus facile.

Mais aujourd'hui, alors qu'il fixait d'un regard vide le petit pointeur de son ordinateur, apparaissant et disparaissant régulièrement sur la page numérique blanche, il ne put empêcher son esprit de voir une très belle femme d'une trentaine d'années entrer dans le bureau et s'asseoir sur le coin du secrétaire en souriant, une longue chevelure châtain ondulée dansant dans son dos, ses yeux d'un bleu rieur.

Lui-même sourit légèrement avant de secouer la tête et de fermer les yeux pour chasser cette image, réminiscence d'un passé perdu à jamais. Il retint ses larmes, tentant à nouveau de se concentrer.

Mais se concentrer sur quoi ?

Il n'avait aucune idée.

Il avait pu continuer d'écrire pendant quelques mois après ce qui lui était arrivé. Mais depuis, son esprit était devenu totalement stérile. Il ne savait pas quoi raconter et restait assis devant son ordinateur des heures durant. Puis, il l'éteignait sans avoir tapé le moindre mot sur son clavier. Il allait alors s'asseoir dans l'un des gros fauteuils de sa bibliothèque, contemplant les centaines de livres qui se trouvaient là.

La pièce était meublée de deux petits divans, d'une grande table de bois en chêne sculpté entourée de six chaises et d'une cheminée. Dans cette ambiance calme et feutrée qui lui plaisait tant, Pierre finissait par s'endormir, son esprit ne rêvant pas, refusant de lui donner la moindre idée de roman, même inconsciemment.

Il était pourtant heureux cinq ans plus tôt...

Non, il ne devait plus y penser.

Ça ne le mènerait à rien. Il devait oublier, comme si cela n'était jamais arrivé. Faire table rase et recommencer sa vie. Mais il n'y arrivait pas. Il ne cessait de se demander ce qu'il avait pu faire pour mériter un tel traitement de la part des Forces qui gouvernaient peut-être ce monde.

Le soir, Pierre se couchait vers 23 heures, après avoir lu. Il restait plusieurs minutes à regarder le plafond sombre de sa chambre, tentant de vider son esprit de toutes les pensées qui voulaient l'assaillir à ce moment de la nuit où la solitude lui pesait plus encore.

Enfin, il tombait dans un profond sommeil sans rêve.

Ainsi se déroulaient les journées et les nuits depuis un peu plus de quatre ans et demi, depuis qu'il avait publié son dernier roman... Inlassablement, Pierre refaisait chaque jour les

mêmes gestes, les mêmes trajets, de manière presque automatique. Pierre ne rompait ce morne quotidien que pour aller faire ses courses en milieu de semaine, lorsqu'il y avait le moins de monde possible dans le supermarché se trouvant à quelques minutes en voiture.

Il avait perdu contact avec nombre de ses amis. Il n'avait pas cherché à les revoir ou à les contacter. Et, probablement fatigués d'attendre un signe de bonne volonté de sa part lorsqu'ils lui rendaient visite ou téléphonaient dans les premiers mois, ils s'étaient éloignés à leur tour.

Seul Roman, son éditeur, continuait de lui téléphoner, une fois par mois... Il prenait des nouvelles, puis la même question revenait, indubitablement, inlassablement : avait-il une idée pour un nouveau roman ? Pierre répondait toujours par la négative et l'appel, qui ne durait que quelques minutes, se finissait par ses encouragements qui lui assuraient qu'il avait le temps... Qu'il n'avait pas à s'inquiéter et que son inspiration reviendrait d'un coup... Qu'il était là s'il avait besoin de parler de quelque chose...

Mais Pierre ne parlait pas.
Et l'inspiration ne venait pas davantage.
Rien ne changeait...

1.Lundi

1

Pierre se leva aux alentours de 7 heures, comme à son habitude, alors que sa journée semblait s'annoncer comme les précédentes. Pourtant, il se sentit étrange, comme si quelque chose était sur le point de se produire. Il ne savait pas ce dont il s'agissait.

Il n'avait fait aucun rêve au cours de la nuit. Mais quelque chose semblait différent sans qu'il parvienne à savoir quoi, comme si une voix qu'il connaissait lui avait murmuré dans son sommeil qu'on allait venir bousculer son quotidien. Mais il ne se rappelait pas cette voix... Tout cela ne restait qu'une impression...

Décidant de ne pas davantage se torturer l'esprit, il quitta son lit et se trouva plus léger que les jours précédents.

Que lui arrivait-il ?

Il ne le savait pas.

Comme d'habitude, Pierre prit son petit-déjeuner, une rapide douche et s'habilla.

Cependant, tout au long de l'heure qui venait de se passer comme les autres matins, Pierre ne put empêcher une étrange sensation de l'envahir... Un pressentiment qui montait... Un murmure qui tente de vous atteindre sans que vous puissiez le comprendre... Quelque chose de bien différent allait se produire ce jour-là... Il le savait... Comment ? Il était incapable de le dire... C'était une simple certitude...

Pierre n'attendait la visite de personne... Il n'avait rien de

spécial à faire... Pas de nouvelle idée de roman...

Cette dernière pensée fit remonter la morosité latente de ce début de matinée.

Il soupira, se dirigeant vers la sortie qui menait au jardin. Il avait envie de s'asseoir un instant dehors et de regarder les roses offrir leurs pétales satinés au soleil et leur pollen aux abeilles.

Il ouvrit la porte et regarda un instant au-dessus de la rambarde émaillée, sans vraiment voir ce qu'il y avait autour de lui. Les odeurs de la nature lui parvinrent rapidement. Herbe légèrement mouillée par la rosée, fleurs, arbres aux feuilles pleines de chlorophylle... Des odeurs merveilleuses et naturelles...

Pierre se tourna vers les marches pour rejoindre le jardin.

Mais, lorsqu'il voulut descendre l'escalier, il s'arrêta net, se demandant s'il ne rêvait pas.

Sur les degrés de béton, recroquevillé en chien de fusil, un petit garçon aux cheveux noirs était allongé, endormi. Vêtu d'un gilet gris à capuche, d'un jean et d'une paire de tennis blanches, sa tête reposait sur un petit sac à dos rouge. Pierre s'agenouilla pour vérifier qu'il était réel et vivant. L'enfant respirait doucement, tétant deux de ses doigts.

Une légère pointe d'irritation s'immisça en lui face à la présence impromptue de ce jeune intrus qui rompait les habitudes de son morne quotidien. Pierre le prit délicatement dans ses bras, récupérant par la même occasion le sac à dos, et l'emmena jusque dans la bibliothèque. Il allongea le garçonnet sur l'un des divans et l'observa quelques secondes. La douceur de ce petit visage paisiblement endormi eut tôt fait de chasser l'agacement qui naissait.

Finalement, il s'éloigna avec le sac et chercha à l'intérieur un document ou un objet qui pourrait lui apprendre qui était cet enfant. Mais il n'y avait rien, si ce n'étaient les restes d'un

frêle pique-nique : du papier d'aluminium froissé, une petite bouteille d'eau vide, un sachet de chips en boule, deux papiers de barres chocolatées ainsi qu'un emballage de compote à boire.

Pierre jeta un nouveau regard vers le petit garçon en sortant son portable afin d'appeler la police. Quelqu'un devait probablement le chercher.

Un enfant ne peut pas se promener ainsi seul dans les rues sans que quelqu'un ne soit à sa recherche...

Une voix décrocha au bout de quelques sonneries.

— *Commissariat de Senlis, j'écoute.*

— Bonjour. J'appelle pour vous signaler que je viens de trouver un petit garçon endormi devant chez moi. J'ignore qui il est...

— *L'avez-vous déjà vu auparavant ?*

— Non. Jamais. Qu'est-ce que je dois faire exactement ?

— *Je vais vous envoyer une équipe qui vous expliquera la procédure. Ils devront interroger l'enfant pour savoir d'où il vient et juger de la situation. Pourriez-vous m'indiquer votre adresse et votre numéro de téléphone ?*

Pierre donna ses coordonnées et son identité à l'agent de police qui en prit note à l'autre bout du téléphone.

— Quand est-ce que votre équipe arrivera ?

— *Probablement aux alentours de 9 heures, Monsieur Melet. En attendant, je vous demanderai de ne pas quitter votre domicile et de veiller à ce que l'enfant ne le quitte pas non plus, seul ou accompagné.*

— Très bien. Je vous remercie.

Le policier prit congé et Pierre raccrocha. Il alla s'asseoir sur un fauteuil qu'il plaça face au canapé, reposant le sac sur le sol, près du petit garçon, et attendit, regardant l'enfant. Il fut étonné de sentir l'agacement poindre de nouveau et se rendit compte que ce sentiment était tourné vers lui-même et

son imagination.

Découvrir ce petit endormi sur le pas de sa porte n'avait rien déclenché en lui.

Aucune idée de roman.

Le vide total.

Pierre respira profondément, fermant un instant les yeux pour se détendre. Puis, il les rouvrit et les posa à nouveau sur l'enfant. Le garçonnet semblait dormir si profondément que, malgré sa curiosité naissante, Pierre ne put se résoudre à le réveiller. Son visage si calme était reposant et semblait parfaitement s'accorder avec la pièce elle-même. Un léger sourire étira les lèvres de l'écrivain. Ce petit lui rappelait...

Il secoua vivement la tête.

Il ne devait pas y penser. Cela ne lui ferait que du mal.

2

Quelques minutes supplémentaires défilèrent sur le cadran de la montre de Pierre. Les paupières du petit garçon tressaillèrent légèrement, signe qu'il s'apprêtait à quitter les bras de Morphée. Comme tous les enfants au réveil, il cessa de sucer ses doigts pour frotter ses yeux qui devaient le gêner. Enfin, il ouvrit en grand les paupières et, en voyant cet homme qu'il ne connaissait pas l'observer, il s'assit rapidement sur le divan, regardant tout autour de lui, comme un animal apeuré.

Le beau regard bleu océan du jeune inconnu se troubla d'inquiétude et ses lèvres se mirent à trembler alors qu'il pâlisait à vue d'œil...

— Ne t'inquiète pas, petit, dit Pierre d'une voix douce en s'asseyant sur le canapé à distance raisonnable du garçon. Tu ne crains rien. Comment t'appelles-tu ?

— Thomas, répondit-il d'une voix fluette.

— Thomas. Dis-moi, quel âge as-tu ?

— J'ai cinq ans. Où est-ce que je suis ? Qu'est-ce que je fais ici ?

— Je t'ai trouvé endormi devant ma porte. Et comme j'ai eu peur que tu prennes froid dehors, je t'ai amené au chaud à l'intérieur. Tu te sens bien ?

— Oui.

— Tu as mal quelque part ?

— Non. Comment vous vous appelez ?

Pierre se morigéna intérieurement de ne pas s'être présen-

té. Cela aurait certainement pu l'aider à rassurer un peu plus Thomas.

— Je m'appelle Pierre. Dis-moi, Thomas, est-ce que tu as faim ? interrogea l'écrivain en se demandant quand l'enfant avait pu profiter de ce qui se trouvait dans son sac.

— Oui.

— Alors, suis-moi. Je vais te donner à manger en attendant que la police vienne te voir.

Pierre se leva et encouragea Thomas à le suivre. L'enfant l'accompagna docilement, se glissant doucement du canapé sur le sol, regardant autour de lui pour découvrir ce nouvel environnement. Sur le chemin, le romancier sentit de minuscules doigts se glisser dans les siens. Pris de court par cette preuve de confiance soudaine, il faillit arracher sa propre main à l'étreinte fragile. Il se ravisa rapidement, tentant de calmer son cœur qui s'était mis à battre la chamade à ce contact...

Arrivés dans la cuisine, Pierre fit asseoir Thomas sur une chaise et sortit un paquet de *Pim's* à la framboise. Il adorait ces gâteaux et il était certain qu'un enfant ne pourrait résister à leur douceur. Il se félicita d'avoir si bon goût en matière de sucreries lorsqu'il vit le petit garçon engloutir l'un des gâteaux avec rapidité.

— Tu peux tout manger, si tu veux, l'encouragea-t-il avec un léger sourire.

Thomas en prit un second et le dégusta. Pierre apporta un grand verre de lait et le posa devant l'enfant qui mangeait avec appétit. Il ne put retenir un sourire en voyant le garçonnet reprendre des couleurs.

Lorsque le paquet fut à moitié vide et que le lait eut disparu de son récipient, créant une fine moustache au-dessus des lèvres du petit garçon, Pierre lui tendit une serviette. Il avait hésité, mais finalement, sa curiosité avait pris le dessus.

— Bien. Et maintenant, si tu me disais ce que tu faisais devant ma porte de si bon matin ? demanda-t-il doucement.

Thomas baissa les yeux, se mordant la lèvre inférieure et jouant avec ses doigts, comme s'il était honteux de ce qu'il avait fait. Pierre ne put s'empêcher de le trouver attendrissant.

— Allons, tu peux me l'expliquer, dit-il avec douceur. Je ne vais pas te disputer, tu sais.

— Ils vont vraiment venir ? demanda Thomas d'une petite voix, levant légèrement les yeux vers Pierre.

— Qui ça ?

— Les policiers. Vous avez dit tout à l'heure qu'ils allaient venir me voir. C'est vrai ?

— Oui. Je les ai appelés pour leur dire que j'avais trouvé un petit garçon. Ils vont venir pour te poser des questions.

— C'est des vrais policiers ?

— Oui, ce sont de vrais policiers. Alors, tu ne veux toujours pas me dire pourquoi tu es ici ?

— Je cherche mes parents.

— Tu recherches tes parents ? répéta Pierre avec étonnement. Mais... D'où est-ce que tu viens ?

— Je sais pas.

— Est-ce que tu sais où peuvent être tes parents ? Où est-ce qu'ils habitent ?

— Non.

— Et tu connais au moins ton nom de famille ?

— Non.

Pierre se cala au fond de sa chaise et passa ses mains sur le bas de son visage avant de concentrer à nouveau son regard sur Thomas, dans un soupir.

Il ne savait pas quoi faire ou dire.

Thomas semblait complètement perdu, même s'il avait repris un peu d'assurance.

Cinq ans ! pensa-t-il. *On ne laisse pas un enfant de cinq*

ans seul sans surveillance, bon sang !

Ses parents devaient être complètement irresponsables... Probablement des jeunes qui étaient devenus parents trop tôt ou par la force des choses... Lui, en revanche, ne pouvait pas laisser ce petit être comme cela. Il devait l'aider à ne pas penser à la peur qui menaçait certainement de l'envahir.

Il *sentit* alors ce qu'il devait faire, comme si une voix familière lui soufflait la solution à l'oreille.

— Est-ce que tu aimes dessiner, Thomas ?

— Oh, oui ! s'exclama-t-il avec un sourire béat.

— Bien ! Alors suis-moi, je dois avoir ce qu'il faut pour faire de superbes dessins.

Pierre et Thomas rejoignirent la bibliothèque et l'écrivain fit asseoir son invité à la grande table. Puis il se rendit jusqu'à l'un des placards. L'ouvrant prudemment, il chercha d'abord du regard la boîte à crayons de couleurs. Il la trouva, en équilibre précaire sur un tas d'autres objets. Pierre s'en saisit avec précautions pour ne rien faire tomber, ce qui se révéla une difficile et périlleuse entreprise. Lorsqu'il referma la porte, il ne put s'empêcher de souffler de soulagement. Il retourna à la bibliothèque après avoir fait un détour par son bureau pour y récupérer une ramette de feuilles blanches. Lorsqu'il posa le matériel près de lui, Thomas s'en empara vivement et commença à dessiner avec entrain.

Satisfait de constater que le garçonnet s'était plongé dans son activité, Pierre s'assit dans le fauteuil pour l'observer. Un léger sourire apparut sur ses lèvres en voyant la petite langue de Thomas à moitié sortie sur le côté de sa bouche, en signe d'extrême concentration.

Sans s'en apercevoir, Pierre glissa lentement dans le sommeil, porté par les grattements des crayons sur le papier, son si agréable à ses oreilles. Alors, il rêva...

Un petit garçon qui ressemblait beaucoup à Thomas dessinait, assis à la table de la bibliothèque. Cependant, ses yeux n'étaient pas bleus, mais marron. Et à côté de lui, une belle femme aux longs cheveux châtain ondulés riait aux bêtises qu'il pouvait dire. Puis, le garçon sauta de sa chaise, ses petits pieds claquant sur le sol alors qu'il courait vers lui, suivi par sa mère. Il sauta sur les genoux de Pierre.

— Montre-moi donc ce beau dessin, Zach, dit-il.

— Regarde ! dit fièrement l'enfant en montrant son dessin. C'est pour toi que je l'ai fait, papa !

Sur la feuille, on pouvait voir une représentation schématique, typique de cet âge, d'une femme, d'un homme et d'un petit garçon se tenant la main à côté d'une grande maison. On y voyait également un chien.

— Et ça ? demanda Pierre amusé. Qui est-ce ?

— C'est César ! C'est le chien que je veux pour mon anniversaire !

Pierre ne put se retenir de rire devant la demande à peine voilée de son fils. La femme, en riant également, s'assit sur l'accoudoir du fauteuil et caressa doucement la joue de son époux...